

SociologieS

Ethnographie du genre

La recherche en actes

Ethnographie du genre

Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement

Introduction du Dossier

MARTINA AVANZA, OLIVIER FILLIEULE ET CAMILLE MASCLÉ

Texte intégral

« How to see? Where to see from? What limits to vision? What to see for? Whom to see with? Who gets to have more than one point of view? Who gets blinded? Who were blinders? Who interprets the visual field? What other sensory powers do we wish to cultivate besides vision? »

Donna Haraway (1988, p. 588).

- ¹ L'idée de ce dossier est née, une fois n'est pas coutume, d'une expérience pédagogique. Depuis 2009, le master en sciences politiques de l'Université de Lausanne s'est doté d'une initiation aux méthodes ethnographiques via un séminaire dont le point d'orgue est un stage de terrain dont le thème et le lieu de réalisation changent chaque année ¹. En 2011-2012, celui-ci a porté sur « genre et méthode ethnographique » ². Après un semestre de préparation théorique sur ce

que sont les rapports sociaux de sexe, de discussion de textes mettant en œuvre des observations ethnographiques sensibles au genre et de préparation des terrains de chaque binôme, nous avons « lâché » nos enquêteurs/trices sur leurs champs d'observation respectifs (qui dans les cuisines d'un grand hôtel, qui auprès d'un club de supporters de football, qui dans une salle de fitness de quartier, etc.).³

2 À chaque *debriefing* (discussion du soir sur le terrain de la journée), les étudiant.e.s nous demandaient : « mais que doit-on regarder exactement ? » Après avoir passé tout un semestre à essayer de leur faire entendre que le genre est une construction sociale, un principe de division et de hiérarchisation, on se rendait compte que, dans les faits, la seule réponse que l'on pouvait leur donner était : regardez ce que font les femmes et ce que font les hommes... Certes, procéder ainsi permettait, assez rapidement, de dégager des hiérarchies et de montrer que les femmes étaient généralement aux postes subalternes, remplissaient les tâches les moins valorisées, que les hommes occupaient les positions prestigieuses, dominaient l'espace sonore, etc. Mais, pour cela, pas besoin de faire du terrain, démarche longue et coûteuse, car la recherche féministe, étayée par de nombreuses études de cas et des statistiques, a déjà bien établi tout cela. Et c'est d'ailleurs parce que nous le savons que nous pouvons recommander à nos étudiant.e.s d'être attentif.ves à la division sexuelle du travail. Ici, un deuxième problème surgit. Après avoir, là aussi, passé tout le semestre à leur dire que la valeur ajoutée de l'ethnographie consiste en sa capacité à faire émerger des matériaux les question pertinentes pour leur analyse (démarche inductive qui évite les impositions de problématique), on se retrouvait à leur suggérer d'appliquer à leur terrain un schéma théorique bien éprouvé qui, pour pertinent qu'il soit – et nous pensons qu'il l'est – risquait d'étouffer d'autres questions pouvant émerger des matériaux collectés.

3 Bref, peut-on faire autre chose quand on est un.e ethnographe qui se refuse à être *gender blind*, ou quand on est un.e spécialiste en études genre faisant de l'ethnographie, que : 1. reproduire une vision naturalisée de la différence sexuelle (je vois des hommes et des femmes) ; 2. illustrer *ad aeternam* ce que les études féministes ont déjà établi (partage entre sphère productive et reproductive, division sexuelle du travail, invisibilisation du travail des femmes...) ?

4 La réponse est clairement oui si l'on regarde la richesse des travaux tant anthropologiques que sociologiques qui abordent les rapports sociaux de sexe *via* des méthodes ethnographiques. Le renouveau des travaux en études genre dans les années 1990 dont témoigne, pour la littérature francophone, le recensement des chercheurs et chercheuses travaillant sur le genre effectué par le CNRS⁴, s'est en effet accompagné d'une diffusion de la démarche ethnographique en ce domaine (ce qui s'inscrit dans un contexte plus général de diffusion de l'ethnographie dans l'ensemble des sciences sociales francophones) qui a produit des travaux riches et variés. Nous ne soutenons donc pas que la littérature n'offre aucune piste méthodologique en matière d'observation des rapports sociaux de sexe. Bien au contraire. Il existe un grand nombre de publications *gender sensitive* qui, par définition, en décrivant comment les données ont été construites, collectées et analysées, offrent des pistes méthodologiques. Il nous semble cependant qu'il manque des textes proposant un retour réflexif sur le

« comment faire », comme si, lorsqu'il s'agissait de réfléchir aux pratiques de recherche, l'on était toujours plus intéressé.e par les questions théoriques et épistémologiques que par les questions de « cuisine » de la recherche.

- 5 Ainsi, si l'on regarde des manuels récents concernant le genre, à l'instar de l'ouvrage de Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard (2008), ou de celui d'Isabelle Clair (2012), quasiment aucune place n'est accordée aux questions méthodologiques. Ce constat est moins valable pour la littérature anglophone qui a produit différents manuels de méthodes d'enquête féministes – entre autres Sandra Harding (1987), Shulamit Reinharz (1992), Sharlene Hesse-Biber (2007) et Sherryl Kleinman (2007) plus spécifiquement sur le travail de terrain. Pourtant, si l'on distingue, comme Sandra Harding, les *methods* (« *techniques for gathering evidence* »), la *methodology* (« *a theory and analysis of how research should procede* ») et l'*epistemology* (« *issue about an adequate theory of knowledge or justificatory strategy* ») (Harding, 1987, p. 2), force est de constater que la littérature méthodologique féministe a davantage développé les deux derniers points et beaucoup moins le premier même si par nature les trois sont liés.
- 6 En parcourant la littérature, qui est vaste, nous avons trouvé que les travaux méthodologiques sur genre et ethnographie portaient essentiellement sur la question de la relation d'enquête et sur l'éthique de la recherche. Souvent passionnants, ces textes – sur lesquels nous reviendrons dans la suite de cette introduction – se posent en effet en priorité la question de comment faire un usage à la fois éthique (*i.e.* attentif à ne pas renforcer ni reproduire les relations de domination dans et par l'enquête) et heuristique de la relation d'enquête (que produit le fait d'enquêter en tant que femme ou homme ?). Plus rares sont les contributions posant la question de savoir comment observer avec un œil frais les rapports sociaux de sexe.
- 7 Pour réfléchir à ce qui nous semblait être un alliage problématique entre études genre et méthodes ethnographiques, nous avons organisé une journée d'études centrée sur les enjeux méthodologiques ⁵. L'appel à communication de la journée excluait explicitement les contributions centrées sur la question de la relation d'enquête parce que déjà largement abordée dans la littérature. La plupart des propositions reçues portaient pourtant là-dessus, ce qui a renforcé notre impression que nos préoccupations renvoyaient bien à des angles morts, d'où l'idée de proposer ce dossier à la revue *SociologieS*. Pour le monter, nous nous sommes mis.e.s en quête d'auteur.e.s qui seraient prêt.e.s à opérer un retour réflexif sur leur pratique de recherche afin d'en tirer quelques leçons de méthode utiles à toute recherche future.
- 8 Dans ce numéro, nous leur avons demandé de centrer le propos sur leur « cuisine méthodologique » pour donner à voir les dilemmes et les solutions possibles (ou pas) rencontrés dans leurs enquêtes passées ou en cours ⁶. L'interrogation porte donc sur l'observation, outil privilégié de l'ethnographe, dans l'analyse du genre. Peut-on observer le genre ? Et dans ce cas que doit-on observer et comment ?
- 9 Avant de présenter les articles du Dossier et leurs apports à ces débats, nous discuterons succinctement la manière dont la littérature autour de « genre et ethnographie » se structure, en portant une attention particulière aux aspects

méthodologiques. D'abord nous montrerons les apports de la démarche ethnographique pour appréhender les rapports sociaux de sexe. Nous nous concentrerons ensuite sur deux moments forts des débats méthodologiques sur genre et ethnographie que sont les écrits de la *feminist ethnography* américaine à partir des années 1980 et sur les débats sur la relation d'enquête qui, nés aussi aux États-Unis dans les années 1980, ont fortement marqué le tournant ethnographique des sciences sociales francophones des dix dernières années. Tableau synthétique bien entendu, dont forcément incomplet et peut-être quelque peu partial, mais qui selon nous a l'avantage de dégager les principales directions prises dans cette littérature ⁷.

L'ethnographie, une méthode privilégiée pour saisir, en actes, les rapports sociaux de sexe ?

¹⁰ Le célèbre article de Candace West et Don Zimmerman, « *Doing Gender* », publié aux États-Unis en 1987, a fortement contribué à légitimer les méthodes ethnographiques en études genre ⁸. En effet si, comme le soutiennent les auteurs, « *gender is not a set of traits, nor a variable, nor a role, but the product of social doings of some sort... constituted through interaction* » (West & Zimmerman, 1987, p. 129), quelle meilleure façon de le saisir que l'enquête ethnographique qui fait des interactions situées et contextualisées son matériau de prédilection ? Comme souligné dans la préface à la traduction française de l'article, parue dans *Nouvelles Questions Féministes* en 2009, Candace West et Don Zimmerman conçoivent le genre comme un ensemble d'actes corporels, de gestes, de comportements et d'activités réalisés en situation d'interaction et produisant de la différence sexuée (Vuille *et al.*, 2009). L'ethnographie étant la seule méthode d'enquête permettant d'être au cœur des situations d'interaction (y compris les interactions avec l'ethnographe), elle serait même le seul outil d'investigation capable de capter le genre en train de se faire et donc de rendre compte de la complexité de ce processus. Ainsi, selon Marie Buscatto, si les entretiens ou les questionnaires portant sur les trajectoires de vie amènent les chercheur.e.s à privilégier l'analyse des socialisations différenciées, du rôle de l'environnement familial, du poids de l'encadrement institutionnel et si l'analyse de documents met plutôt en relief les représentations sexuées, « la méthode ethnographique reconstitue les réseaux sociaux, les normes et les règles informelles ou les stéréotypes sexués mobilisés dans l'interaction. La spécificité de l'ethnographie est donc bien de centrer le regard sur le genre "en train de se faire" » (Buscatto, 2010a, p. 120 et 2010b).

¹¹ Dans la lignée de cet article fondateur, on constate aujourd'hui que l'analyse ethnographique a produit un grand nombre de résultats dans le domaine des études genre (voir le numéro spécial de 2007 « (En)quêtes de genre » de la revue *Sociétés et Représentations* pour un exemple de la variété des domaines concernées). En tout premier lieu en permettant l'identification de pratiques à

l'origine des dispositions et socialisations de genre « typiques » (Court, 2010), de socialisations scolaires genrées (Thorne, 1993) mais aussi celles caractéristiques des « transfuges de sexe », pour parler comme Anne-Marie Daume-Richard et Catherine Marry (1990), que ce soit dans le champ des activités professionnelles (*e.g.* McDowell, 1997 ; Guichard-Claudic *et al.*, 2008) des activités sportives (Mennesson, 2004 et 2010 ; Guyon 2007), de l'encadrement religieux (Malogne-Fer, 2007) ou encore du militantisme politique (Thorne, 1979 ; Snow, Benford & Anderson, 1986 ; Smith, 1990 ; Grills, 1998 ; Lichterman, 1998 ; Dunezat, 1998 ; Avanza, 2009 ; Bargel, 2009). Mais aussi en s'attachant, à partir du constat de l'existence de carrières différenciées selon les appartenances de genre (le plafond de verre), à montrer les voies subtiles par lesquelles les écarts et les différences assurant les formes de la domination masculine sont mouvants et obéissent à des mécanismes auxquels il est difficile d'accéder autrement que par l'observation. En effet, ni les données objectives « déjà là » (statistiques) ou construites par l'enquête, ni les entretiens ne permettent de bien rendre compte de la manière dont, dans des lieux et des situations locales concrets, s'érigent et se déplacent les barrières à l'égalité. C'est du moins ce que suggèrent les travaux qui relèvent la prégnance des phénomènes de *double bind* chez les femmes (*e.g.* Mennesson, 2010 ; Malogne-Fer, 2007) ou encore l'importance des réseaux de sociabilité hors travail (Guillaume & Pochic, 2007 ; Buscatto, 2008).

12 Mais c'est surtout au croisement des développements récents de la sociologie des organisations – à la suite des travaux fondateurs de Raewynn Connell (1987) qui introduit la notion de « régime genré » pour pointer la construction du genre à l'échelle locale ou de Joan Acker (1990) avec la notion « d'organisation genrée » et du renouveau des études sur la socialisation (par le déplacement du regard des « produits » de la socialisation vers la socialisation « en train de se faire » et par la concentration sur les socialisations secondaires aux dépens de la seule socialisation primaire) – que les méthodes ethnographiques prennent toute leur importance. En effet, l'attention portée au « caractère genré du façonnage organisationnel » (Fillieule & Roux, 2009) permet de montrer ce que concrètement les groupements font aux individu.e.s, dans des contextes situés, en même temps que de tenir une exigence théorique cruciale, à savoir ne pas universaliser (et donc rendre fatales) les modalités de fonctionnement des rapports sociaux de sexe. C'est bien parce que ceux-ci s'inscrivent *toujours* dans des configurations socialement construites et historiquement situées que le passage par l'ethnographie se révèle comme le meilleur remède à tout essentialisme.

13 La thèse de Béatrice de Gasquet, reposant essentiellement sur un dispositif ethnographique et consacrée à la place des hommes et des femmes dans deux synagogues non orthodoxes parisiennes, montre bien les profits de connaissance auxquels l'observation permet d'accéder. Plus précisément elle articule trois dimensions. D'une part, les dynamiques de féminisation sous l'angle du travail des organisations, étudié à partir d'une conception de la synagogue comme *dispositif* produisant des normes de conduite corporelle, des rituels et des pratiques genrées, lesquelles fonctionnent comme un marqueur symbolique pour la construction de définitions religieuses concurrentes de la judéité. D'autre part, la construction genrée de l'individu par la synagogue, à travers l'analyse de la

production locale d'un discours sur le genre, dont les variations d'une synagogue à l'autre viennent corroborer les résultats produits ailleurs sur le « féminisme d'institution » (e.g. Bargel, 2010) et donner toute sa légitimité à l'approche ethnographique. Enfin, Béatrice de Gasquet montre comment les institutions sont aussi des machines à produire des « discours » dont la prégnance contribue à invisibiliser, aux yeux de leurs membres comme d'ailleurs de l'observateur, la réalité objective des pratiques. Avec pour « effet pervers » que, sous l'égalitarisme de façade, demeurent des pratiques sexuées signalant la permanence de formes de domination masculine d'autant plus fortes qu'elles sont masquées. Constat qui à soi seul constitue une convaincante défense et illustration des vertus de la méthode ethnographique.

14 Au total, ce que montrent ces recherches, c'est que si l'enquête par questionnaires ou par entretiens permet d'objectiver des différences genrées de savoir-faire et de savoir-être dans l'exercice d'activités sociales (autrement dit des manières genrées d'habiter les rôles), seule l'observation ethnographique permet de l'expliquer, en montrant comment ces différences se construisent (d'abord) dans des assignations de genre produites dans l'interaction (e.g. Cassell, 2000). Certes, l'approche ethnographique s'est montrée heuristique non seulement dans les études genre, mais également pour aborder plus finement des sujets centraux de la sociologie, que ce soit les classes sociales ou les processus de socialisation. Allant au-delà d'une approche surplombante des phénomènes sociaux, se rapprochant le plus possible du vécu des acteurs, les méthodes ethnographiques ont permis de complexifier notre vision du monde social, de produire des analyses contextualisées et incarnées ⁹. Il nous semble cependant que cette approche se révèle dans le domaine des études genre encore plus bienvenues qu'ailleurs tant les catégories sexuées sont naturalisées, que ce soit dans le monde social ou dans les travaux sociologiques. Ici, une approche dénaturalisante, compréhensive et contextualisée apparaît donc particulièrement nécessaire.

15 Pour autant – et en dépit de la multiplication de cas d'études qui en démontrent l'intérêt – on constate que peu de réflexions méthodologiques ont été développées sur l'observation ethnographique des rapports sociaux de sexe en dehors des chantiers de recherches qu'il s'agira ici de présenter pour ensuite montrer les points aveugles qu'ils laissent néanmoins ouverts.

L'ethnographie, une méthode privilégiée pour faire de la recherche féministe ?

16 La *feminist ethnography* est née aux États-Unis dans les années 1960-70 dans le sillage du mouvement féministe ¹⁰. Des chercheuses se sont alors emparées de l'ethnographie qui leur semblait la méthode d'investigation la mieux à même de mener une recherche véritablement féministe du fait du caractère relationnel, contextuel, interpersonnel de cette méthode attentive au vécu et au ressenti des personnes étudiées. Dans leur article « *The Missing Feminist Revolution in*

Sociology », les sociologues Judith Stacey et Barrie Thorne plaident pour un tournant ethnographique, cette méthode d'enquête étant pour elles plus compatible avec les principes féministes que le positivisme méthodologique dominant alors en sociologie (Stacey & Thorne, 1985). D'autres chercheuses féministes partageaient ce constat (Duelli Klein, 1983 ; Mies, 1983 ; Reinharz, 1983 ; Stanley & Wise, 1983a et 1983b) d'une science sociale de proximité qui pourrait mieux donner à voir le vécu des femmes d'une part et d'autre part, mieux valoriser des compétences auxquelles les chercheuses, parce qu'elles sont des femmes, seraient davantage socialisées (la proximité, l'empathie...) mais qui sont rarement valorisables sur le marché académique.

17 Pourtant, la même Judith Stacey, après un terrain de deux ans et demi duquel elle attendait justement de pouvoir dépasser les relations verticales qui marquent les enquêtes par entretiens pour empathiques qu'elles soient (Oakley, 1981), publie en 1988 un autre article intitulé cette fois-ci « *Can There Be a Feminist Ethnography?* » marqué par un fort désenchantement (Stacey, 1988). Au niveau méthodologique, la *feminist ethnography* revendiquait une approche collaborative entre chercheur.e.s et participant.e.s à la recherche, une co-construction du savoir, une relation empathique fondée sur l'amitié et le partage. Mais, dans la suite des critiques de l'autorité ethnographique qui ont marqué l'anthropologie américaine dans les années 1980 (Clifford, 1983), l'article de Judith Stacey ouvre un débat sur la possibilité même de mener une ethnographie féministe. Pour cette auteure, paradoxalement, l'ethnographie peut se révéler plus violente que des méthodes plus positivistes d'investigation du fait même de la proximité entre chercheur.e et participant.e.s dont elle se revendique : « *the irony I now perceive is that ethnographic method exposes subjects to far greater danger and exploitation than do more positivist, abstract, and "masculinist" research methods. The greater the intimacy, the apparent mutuality of the researcher-searched relationship, the greater is the danger* » (Stacey, 1988, p. 24). Il y aurait danger de trahison (les enquêté.e.s s'ouvrent davantage qu'avec d'autres méthodes et l'ethnographe apprend des choses qui peuvent se retourner contre eux ou elles et les mettre en danger alors qu'il ou elle peut quitter la scène quand bon lui semble), d'exploitation (les drames personnels des sujets de l'étude ne sont au fond, pour l'ethnographe, que des données ¹¹) et enfin de supercherie (on parle de co-construction des savoirs, mais, *in fine*, c'est l'ethnographe qui signe le livre, pas les sujets de l'enquête qui ont, au mieux, un droit de regard). Les ethnographes féministes, soutient Judith Stacey, se sont montrées moins lucides sur ces aspects problématiques du terrain par immersion que ne l'ont été les ethnographes du fait que, étant des femmes enquêtant sur et pour d'autres femmes, « *feminist researchers are apt to suffer the delusion of alliance more than the delusion of separateness and to suffer it more, I believe, than do most poststructuralist ethnographers* » (Stacey, 1988, p. 25). Elle conclut en disant que, s'il ne peut y avoir à son sens une ethnographie entièrement féministe, il peut en revanche y avoir une ethnographie partiellement féministe qui a sa raison d'être scientifique malgré les « *serious moral costs* » qu'elle implique.

18 D'autres chercheuses, telles que les anthropologues Lila Abu-Lughod et Diane Bell ont donné une réponse moins négative à la question posée par Judith Stacey,

réponses sur lesquelles nous reviendrons plus loin (Abu-Lughod, 1990 ; Bell, 1993). Ce qui compte pour nous à ce stade est de montrer que ce débat autour d'ethnographie et féminisme a tourné essentiellement autour de questions morales et donc d'éthique de la recherche. Bien entendu cette éthique de la recherche a d'évidentes répercussions méthodologiques (comment être dans la réciprocité et pas dans la verticalité sur le terrain ?), mais celles-ci ne sont pas au cœur des préoccupations des auteures, lesquelles sont davantage concernées par la signification politique de leurs pratiques de chercheuses que par le dévoilement de leur « cuisine » méthodologique.

Épistémologie du « point de vue » et ethnographie : une affinité élective ?

¹⁹ Les épistémologies féministes, sans vouloir pour autant homogénéiser des courants différents, partagent dans l'ensemble une attitude sceptique par rapport à la possibilité d'une théorie générale de la connaissance qui ne tienne pas compte du contexte et du statut des sujets connaissant¹². L'épistémologie du « point de vue » (*standpoint theory*) ou de la « connaissance située » (*situated knowledge*) ouvre ainsi la voie à la réflexion sur le rôle de la subjectivité dans la production de connaissance. En interrogeant la possibilité même de l'objectivité en sciences sociales et l'importance du point de vue du connaissant dans la production du savoir (Gaussot, 2008), la théorie féministe rencontre alors des préoccupations très similaires à celles de la critique ethnographique (Geertz, 1973). Dans les deux cas, en effet, il s'agit de reconnaître que les résultats d'une recherche ne sont pas indépendants de celui ou de celle qui les produit, mais, au contraire, fortement dépendants du point de vue du ou de la chercheur.e et, concernant l'ethnographie, de la relation nouée entre enquêteur.trice et enquêté.e.s. Bien entendu, pour les tenant.e.s de l'épistémologie du point de vue il s'agissait, dans un premier temps du moins, de pointer l'androcentrisme dans la pratique scientifique alors que la critique post-moderniste de l'ethnographie visait la dichotomie entre *Western knowers* et *non-Western Knowns*, pour reprendre les termes du débat de l'époque. Néanmoins, les deux tournants critiques (féministe et ethnographique) s'attaquent de front à l'objectivité comme fondement de ce qui constituerait une démarche scientifique.

²⁰ L'anthropologue féministe Lila Abu Lughod souligne la convergence de ces critiques, partant pourtant de problèmes différents et y voit une conjoncture positive (contrairement à Judith Stacey) pour le développement d'une ethnographie féministe (Abu Lughod, 1990). Selon Lila Abu Lughod, l'ethnographie avait peu suscité l'engouement des chercheuses en études genre, pour ne pas dire qu'elle avait éveillé une certaine résistance¹³. Pour elle, cette résistance tenait au fait que les anthropologues féministes ne peuvent pas parler des femmes en général, confrontées comme elles le sont à des façons d'être femme très différentes de celles des féministes occidentales (Lila Abu Lughod travaille sur les populations bédouines en Égypte). Mais la crise du féminisme ouverte par le féminisme lesbien ou le féminisme noir (Collins, 1986), qui remet aussi en

cause le sujet femme comme unitaire, promet pour Lila Abu Lughod un développement positif de la *feminist ethnography* qui, armée d'une épistémologie féministe du point de vue, pourrait alors contribuer de façon décisive à la dé-essentialisation du sujet femme en études féministes :

« feminist ethnographies that try to bring to life what it means to be a woman in other places and under different conditions, ethnographies that explore what work, marriage, motherhood, sexuality, education, poetry, television, poverty, or illness mean to other women, can offer feminists a way of replacing their presumptions of a female experience with a grounded sense of commonalities and differences » (Abu Lughod, 1990, p. 27).

21 En tant que féministe et que « *halfie ethnographer* » (Lila Abu Lughod est américano-palestinienne) elle se sent alors particulièrement bien placée pour mettre en pratique une ethnographie armée de l'épistémologie du point de vue sans laquelle il est selon elle impossible de ne pas tomber dans une recherche qui soit *Male-biased* ou *gender-blind* et qui repose sur des présupposés ethnocentriques de ce qu'être une femme veut (ou doit vouloir) dire. Pour Lila Abu Lughod, l'ethnographie est alors la méthode d'enquête idéale pour mettre en pratique l'épistémologie du point de vue et pour répondre aux critiques des féministes postmodernes qui ont pointé, à juste titre, l'absence de prise en compte de la diversité des expériences et des situations sociales des femmes.

22 Si l'on résume ce que nous avons développé jusqu'ici, il apparaît que l'ethnographie est une méthode qui semble particulièrement apte à saisir les processus par lesquels le genre se fait et se défait. Elle se prête également mieux que d'autres méthodes à dé-essentialiser les identités sexuées (en montrant la pluralité de ce que signifie être une femme ou un homme). La question qui se pose est alors la suivante : comment pratiquer, concrètement, une ethnographie des rapports sociaux de sexe ? Les réflexions sur ce sujet ont porté principalement sur la ressource que représente la réflexivité pour une ethnographie du genre.

Genre et relation ethnographique

23 La réflexivité a été la réponse trouvée pour faire face à la critique de l'autorité ethnographique tout en évitant de « tomber » dans un postmodernisme renonçant à tout statut de scientificité pour la recherche de terrain. Toute recherche ethnographique est confrontée à ce qu'Olivier Schwartz a appelé le « paradoxe de l'observateur » : l'ethnographe veut enquêter au plus près de la réalité interactionnelle mais, du seul fait de sa présence, cette réalité se dérobe et se modifie (Schwartz, 1993). Face à ce constat, on peut soit renoncer à toute prétention de scientificité pour l'ethnographie (tentation qui a un moment guetté l'anthropologie américaine) soit au contraire partir de cette relation spécifique et la décortiquer afin de donner à voir les mécanismes spécifiques de fabrication des données. La présence de l'ethnographe devient alors non pas un frein à la connaissance mais au contraire un moteur de celle-ci, les réactions des « indigènes » à sa présence jouant comme un révélateur de leur vision du monde.

24 Shulamit Reinharz considère que les femmes ethnographes ont contribué à développer la conscience réflexive en ethnographie. En effet, elles parleraient plus facilement de leurs difficultés sur le terrain, des rôles qu'elles sont forcées à prendre dans les sociétés étudiées, de leurs échecs relationnels alors que les hommes auraient davantage tendance à se montrer comme maîtrisant la situation d'enquête, choisissant leur rôles, héroïsant leur positionnement. Selon Shulamit Reinharz, les femmes ont ainsi contribué à ouvrir ce qui est resté pendant longtemps une boîte noire, à savoir la relation enquêteur-enquêté et ce qui s'y joue. Pour elle, ce sont aussi les femmes ethnographes à qui on doit le fait d'avoir thématiqué le caractère genré de la relation ethnographique. En effet « *women ethnographers have difficulty escaping the study of gender no matter what their research agenda* » car c'est le genre (du terrain) qui vient à elles même si elles voulaient travailler sur la musique ou la culture matérielle (Reinharz, 1992, p. 62). Des travaux se sont alors développés qui portent à la fois sur le genre du terrain (*gendered fields*) et sur le sexe de l'ethnographe (et donc sur le genre de la relation d'enquête). Ces deux questions sont bien entendu imbriquées, mais dans le premier cas on part des normes de genre du terrain pour voir ce qu'elles font à l'ethnographe (prix d'entrée sur le terrain, rôles possibles en fonction du sexe, etc.) et ce afin de comprendre les normes de genre de la société étudiée. Dans l'autre, on part du sexe de l'ethnographe (mais aussi de sa sexualité) pour voir ce qu'il produit en termes de relation ethnographique, celle-ci étant forcément genrée.

Le genre du terrain

25 Toute société est structurée par des normes de genre qu'il s'agit pour les ethnographes de comprendre et de voir à l'œuvre. Les premiers travaux de femmes anthropologues ont contribué tout d'abord à faire émerger l'expérience des femmes en corrigeant l'androcentrisme de l'ethnographie classique (Warren & Hackney, 2000)¹⁴. Dans un deuxième temps, il s'est agi d'analyser plus globalement les dimensions genrées du terrain, que celles-ci concernent la parenté, la religion, la politique, l'économie, la religion... (Bell, 1993). L'expérience ethnographique de l'enquête se révèle en ce sens un outil de connaissance précieux.

26 Les femmes ethnographes sont souvent confrontées sur le terrain à des attentes et à des contraintes : en tant que femmes elles se voient rappeler leur position dominée, elles doivent respecter des interdits, les rôles à leur disposition sont souvent stéréotypés et moins nombreux que ceux existant pour des hommes (femme, fille, veuve... voir Freedman, 1986). Les cas de harcèlement sexuel sur le terrain sont aussi courants (Warren & Hackney, 2000). En effet le genre vient souvent aux femmes ethnographes sous forme de rappel, plus ou moins violent, des normes de genre de la société étudiée auxquelles elles doivent aussi (bien que moins que les indigènes) se conformer ou en tout cas se confronter¹⁵. Dans ce cas, sauf à quitter le terrain, les femmes ethnographes ne peuvent que se plier, ne serait-ce que partiellement, à ces contraintes et faire ce que Pamela Fishman a appelé de l'« *interactional shitwork* » afin d'obtenir leur données (Fishman cité

par Reinharz, 1992, p. 58).

- 27 Pour coûteuse que cette démarche puisse être, il n'en résulte pas moins qu'être confrontée aux normes de genre du groupe étudié, voire devoir s'y plier soi-même, est une façon très efficace d'accéder à ces mêmes normes. C'est ce que montre Amélie Le Renard à partir d'une enquête ethnographique à Riyad : partager les contraintes de genre (interdiction de conduire, non mixité etc.) qui structurent la vie des femmes saoudiennes, lui permet d'accéder au vécu de celles-ci et à leurs stratégies pour contourner ces contraintes, ce qui est constitutif de leur expérience du genre (Le Renard, 2010).
- 28 À l'inverse, Geneviève Pruvost, qui travaille sur la police, un milieu très masculin, se place d'emblée, en tant que femme, dans une position de décalage vis à vis des normes de genre du milieu (faire des blagues à connotation sexuelle, regarder des films pornos au commissariat...). Mais cette situation de décalage, si elle peut poser des problèmes d'accès (car la question des *gate keepers* dans les *gendered fields* n'est pas à sous estimer), permet à l'auteure, qui adopte une forme d'asexualisation et d'asexualisation elle-même expérimentée par une partie des femmes policiers, d'accéder aux prises de rôle possibles pour ces dernières (l'autre rôle possible pour une femme policier étant celui du garçon manqué) (Pruvost, 2007).
- 29 Si les femmes anthropologues ont permis à la réflexion sur le genre du terrain d'émerger, ceci ne veut pas dire qu'elles soient mieux placées que les hommes pour aborder les normes de genre. Si certaines tenantes de la connaissance située avaient défendu la thèse d'un privilège épistémique pour les femmes, selon Shulamit Reinharz cette position doit être abandonnée. Dans son manuel, elle défend l'idée que l'avantage épistémique dépend plus du genre du terrain que du sexe de l'ethnographe (Reinharz, 1992). En effet, dans certaines sociétés, des sphères d'activité peuvent être interdites (cérémonies d'initiation uniquement masculines ou féminines) ou peu accessibles (il sera plus aisé pour des femmes de travailler sur la grossesse et l'accouchement, moins sur des univers masculins comme la chasse ou le rugby¹⁶).
- 30 C'est plutôt dans des textes issus de la *feminist ethnography* que l'accent est mis sur le genre du terrain (et ce que cela fait à l'ethnographe). Du côté de la réflexion méthodologique en ethnographie, en revanche, l'accent a davantage été mis sur ce que le sexe de l'ethnographe peut induire comme type de relation et de situations ethnographiques et ce quelque soit le genre du terrain.

Le sexe (et la sexualité) de l'ethnographe

- 31 Le sexe, comme le souligne Pierre Fournier, fait partie, comme l'âge ou la race, des caractéristiques externes de l'enquêteur.trice qu'il est illusoire d'imaginer neutraliser (Fournier, 2006). Nos interlocuteurs.trices sur le terrain vont utiliser les représentations sociales à leur disposition concernant le sexe qu'ils nous attribuent pour s'orienter dans cette relation étrange et – pour la plupart des enquêté.e.s – inédite qu'est la relation ethnographique. Nous ne pouvons alors

pas faire l'économie, quand on analyse les données récoltées ¹⁷, d'une analyse réflexive qui prenne en compte les effets d'orientation de l'enquête suivant le sexe de l'enquêteur ¹⁸ (Bovin, 1966 ; Golde, 1970 ; Echard, Quiminal & Sélim, 1991 ; Markowitz & Ashkenazi, 1999 ; Blondet, 2008).

32 L'endogamie du milieu anthropologique a joué, involontairement, un rôle dans le développement d'une réflexion sur le sexe de l'ethnologue dans la production des connaissances ethnographiques. Des couples d'anthropologues faisant le même terrain au même moment ont pu montrer, de façon quasi expérimentale, qu'ils n'avaient pas accès aux mêmes vérités. Ainsi, Daisy Dwyer (1978) et son mari Kevin Dwyer (1982), qui ont fait du terrain ensemble au Maroc, ont rédigé leurs notes et leurs livres séparément pour souligner la centralité de leur sexe dans l'établissement des relations d'enquête et donc dans l'accès aux données. Les équipes de recherches sexuellement mixtes sont aujourd'hui plus courantes que les longs terrains de couple, mais l'idée de confronter les données que l'on a pu obtenir sur un même terrain en fonction du sexe de l'enquêteur.trice reste valable (par exemple Bessin & Lechien, 2011).

33 Plus récemment, aux interrogations sur le rôle joué par le sexe de l'ethnologue se sont rajoutés des travaux sur le rôle de la sexualité et de l'orientation sexuelle de l'enquêteur.trice dans la relation ethnographique (Bazin, Mendès-Leite & Quiminal, 2000). En effet, la relation d'enquête n'est pas seulement sexuée, elle est aussi sexualisée (Monjaret & Pugeault, 2014). Là encore les premiers textes sont le fruit de femmes ethnographes (celles-ci étant souvent soumises, surtout si célibataires, à des pressions sexuelles sur le terrain, voir Warren & Hackney, 2000), mais aussi d'ethnographes gay (Broqua, 2009 ; Greco, 2010) et lesbiennes (Newton, 1993) qui enquêtaient sur l'homosexualité et pouvaient donc difficilement éluder la question de leur propre orientation sexuelle sur le terrain ¹⁹.

34 Dans tous les cas, après certaines dérives postmodernistes, surtout aux États-Unis, qui faisaient du récit de l'enquêteur sur le terrain le centre de l'écrit ethnographique ²⁰, il existe aujourd'hui un certain consensus sur l'usage de la réflexivité. Les informations que l'ethnologue dévoile sur ses relations sexuées, voire sexuelles, sur le terrain (comme tout autre information concernant la relation ethnographique) n'ont de sens que si elles éclairent les données produites, si elles en disent davantage sur les enquêtés.e.s que sur l'enquêteur.trice (Bizeul, 2007 ; Buscatto, 2005) : « *when the discussion of sexuality illuminates little more than the researcher's personal odysseys, then we think it may become gratuitous* » (Warren & Hackney, 2000, p. 61). Il s'agit donc de faire un usage heuristique – et non pas narcissique – des récits d'enquête afin que ce que l'on dévoile de la relation ethnographique (y compris dans sa dimension genrée) nous éclaire sur la fabrication des données, mais aussi sur les normes et les valeurs qui régissent l'univers de sens des enquêtés (Avanza, 2008).

35 Nous avons parcouru, de façon forcément incomplète, la littérature traitant du genre et de l'ethnographie. Du côté des études féministes et des études genre, la littérature se concentre sur ce que l'ethnographie peut apporter aux études genre (saisir le genre en train de se faire, faire une recherche plus conforme à l'éthique mais aussi à l'épistémologie féministes, dé-essentialiser la catégorie de « femme »), mais peu d'écrits existent sur COMMENT, concrètement, on peut

mener cette ethnographie.

- 36 De l'autre côté, la littérature ethnographique, qui entre davantage sur la fabrique des données, se concentre sur ce que le genre de l'ethnographe fait aux données récoltées (alors que les études féministes insistent davantage sur ce que le genre du terrain fait à l'ethnographe). L'ethnographie étant une expérience relationnelle, il est tout à fait logique que la littérature méthodologique se soit en premier lieu développée autour de ce point. Ce qui nous semble en revanche problématique c'est qu'elle s'en tienne là ²¹. En effet, alors que l'ethnographie fait un recours important à l'observation, peu de textes portent spécifiquement sur comment observer quand on travaille ethnographiquement sur le genre ²².

Présentation des articles du Dossier et des pistes de recherche qui y sont explorées

- 37 Les articles de ce Dossier dessinent des pistes pour aller au-delà de la réflexion sur la relation ethnographique, pour riche et intéressante qu'elle soit. Ils se focalisent notamment sur quatre questions qui ont trait à l'observation ethnographique et qui, à notre sens, n'ont pas été suffisamment abordées :
- 38 1 - Comment observer à l'« œil nu » tout en évitant de (re)produire essentialisation et réification ? Même si l'on sait, pour citer Christine Delphy, que « le genre précède le sexe » (Delphy, 1991), comment faire autrement, sur le terrain, que de voir des individus que notre regard classe automatiquement comme hommes ou femmes ? Comment observer « le principe de partition » et non pas « les parties divisées » (*Ibid.*) ? Bref, comment restituer le « *doing gender* » (West & Zimmerman, 1987) et la dimension relationnelle des rapports sociaux de sexe ? ²³ Si, comme le soutient Joan Scott, « il ne faudrait pas se concentrer sur les rôles assignés aux hommes et aux femmes mais sur la construction de la différence sexuelle elle-même » (Scott, 2009, p. 9), comment mettre en pratique ethnographiquement cette position théorique ?
- 39 Les travaux ethnométhodologiques sont les seuls, à notre connaissance, à avoir abordé de front ce sujet. Dans leur article « *Doing Gender* », Candace West et Don Zimmerman se détachent d'une conception internaliste du genre : ils ne considèrent pas le genre comme une propriété des individus, mais comme un trait qui émerge en interaction (West & Zimmerman, 1987). Avec Sarah Fenstermaker, Candace West reprend ensuite cette conception qui est porteuse de pistes fécondes (West & Fenstermaker, 1993) ²⁴. Ces auteures soutiennent que les approches classiques du genre « *including its interpretation as an individual attribute and as a role [...] obscures the work involved in producing gender in everyday activities* » (*Ibid.*, p. 151). Ces approches réduisent de fait le genre au sexe et naturalisent donc les identités. Pour être cohérentes avec une approche ethnométhodologique qui considère le genre comme le produit des interactions, elles proposent de focaliser l'attention sur les activités, les types d'interactions et les institutions qui structurent ces interactions. Ce texte ouvre donc une piste

intéressante, celle de prioriser l'observation des pratiques sociales sur les catégories figées hommes-femmes, piste explorée dans ce numéro dans l'article de Xavier Dunezat.

- 40 Xavier Dunezat revient sur ses pratiques d'observation et de catégorisation dans les terrains qu'il a menés sur les mouvements de chômeurs et de sans papiers. Pour lui, si la sociographie ne doit (ne peut ?) pas être délaissée durant l'observation, celle-ci doit prioriser les pratiques et la division du travail, le but étant de cerner non seulement qui fait quoi (les femmes font ci, les hommes font ça), mais aussi, voire surtout, *quoi fait qui*. Il nous semble que ce texte propose des pistes plus concrètes que celles contenues dans le texte de Candace West et Sarah Fenstermaker. Ces dernières, si elles notent comme problématique le fait que « *we treat appearances (e.g. deportment, dress, and bearing) as indicative of underlying states of affairs* » (*Ibid.*, p. 156), ne disent cependant pas comment ne pas se fier aux apparences et surtout comment, quand on observe des interactions, ne pas sexuer ces dernières (par exemple un homme demande à une femme...). Xavier Dunezat propose quant à lui de décomposer la catégorie « femme » en des « fractions de sexe », tout comme on le fait avec la classe. Par exemple, il montre que les femmes mobilisées dans les mouvements qu'il étudie ne sont pas victimes de la même manière de l'oppression masculine selon qu'elles sont étiquetées célibataires, en couple ou en couple avec conjoint présent.

« Autrement dit [...] l'ethnographie doit – ne peut que – continuer à voir des femmes et des hommes, à les essentialiser et à se tromper parfois, mais l'ethnographe doit arrêter de considérer cette catégorisation *ex ante* comme indiscutable et extérieure à son regard, bref comme une chose. En rapportant cette catégorisation aux rapports de force réels de l'espace-temps observé, on se donne les moyens de rendre plus réaliste – audible et lisible – le travail ethnographique » (Dunezat, dans ce Dossier).

- 41 2 - L'ethnographie est censée produire ses résultats à travers une démarche inductive. Dès lors, comment tenir compte de ce que l'on sait sur le genre, en tant que système de domination, tout en respectant cette démarche inductive ? Ou, pour le dire autrement, si la vérité de l'interaction n'y réside jamais tout entière, que peut-on saisir des rapports sociaux de sexe en observant des pratiques et des interactions ? Comment passer, dans l'analyse sociologique, de l'observation des relations sociales dans les interactions à leur conceptualisation en termes de rapport social ? Sachant qu'un rapport social ne s'observe pas, comme l'a souligné Danièle Kergoat, observer la division du travail constitue-t-elle la seule manière d'y accéder (Kergoat 2000) ?

- 42 La littérature ethnométhodologique propose pour sa part d'autres pistes d'investigation, bien que pas forcément cohérentes entre elles.

- 43 David Francis, Stephen Hester et Louis Quéré adoptent sur cette question un point de vue très radical et à notre sens pas convaincant. Selon eux,

« il est possible que l'ethnométhodologie n'ait aucun intérêt à prendre part à des discussions théoriques concernant l'influence du genre dans la société. Les questions qui informent ces discussions – du genre : savoir si la société est ou n'est pas un régime social patriarcal dans lequel la reproduction des inégalités entre sexes est un processus social fondamental, ou comment le sexe, en tant que trait général de la structure sociale, se croise avec des traits

généraux tels que la classe et la race... – sont des questions auxquelles l'ethnométhodologie est indifférente. [...] La posture de l'ethnométhodologie implique de s'en tenir à la vie courante et de l'étudier pour elle-même comme phénomène » (Francis, Hester & Quéré, 2008, p. 237).

44 Si ces auteurs pensent que l'on peut traiter le genre soit comme un objet théorique, soit comme un phénomène situé, d'autres textes, se revendiquant aussi d'une approche ethnométhodologique, essaient de conjuguer les deux approches pour ne pas adopter une position totalement dépolitisée qui efface la question de la domination masculine. Ainsi, Fabienne Malbois prône une sociologie qui, « consciente des embarras posés par le questionnement de type ontologique, n'aurait néanmoins pas renoncé à faire de l'identité "femme" un objet d'investigation » (Malbois, 2011, p. 74) et donc ne renonçant pas à prendre en compte le genre en tant qu'il est un opérateur de classement. De même Sarah Fenstermaker et Candace West, pour répondre aux critiques disant qu'elles ne prendraient pas en compte la dimension structurelle du système de genre en se limitant aux interactions, revendiquent au contraire la capacité de l'approche ethnométhodologique à saisir les mécanismes de production et de maintien des inégalités (West & Fenstermaker, 1995), à la différence d'autres approches se limitant à les décrire (Malbois, 2005).

45 Mais, une fois établi que l'on ne veut renoncer ni au « *doing gender* » ni au genre comme rapport de pouvoir, comment faire ? La réponse ethnométhodologique est claire sur ce point : il s'agit de passer par la réflexivité des enquêtés.e.s, d'analyser le genre comme un « phénomène des membres », ou une catégorie indigène, de rendre compte des usages ordinaires des catégories de sexe dont il s'agit, à chaque fois, de déterminer le sens. Pour David Francis, Stephen Hester et Louis Quéré ceci signifie que l'analyse doit se focaliser sur des exemples de conversation et d'action dans lesquels on peut montrer que le genre est pertinent pour les participant.e.s et utilisé par eux (Francis, Hester & Quéré, 2008). Pour Fabienne Malbois,

« ce qu'il s'agit d'observer afin de parvenir à la compréhension de ce qui est en train de se passer est la façon dont les propriétés normatives du dispositif "catégories de sexe" [...] sont constituées par les agents à un moment donné d'un cours d'action comme un trait pertinent de la situation et sélectionnées afin d'organiser [...] les actions en train d'être réalisées » (Malbois, 2011, p. 84).

46 Un texte de ce numéro s'inscrit clairement dans cette réflexion et tente de penser la tension entre le genre comme structure et le genre en interaction.

47 Marie-Carmen Garcia, dans ses observations des socialisations corporelles « en train de se faire » des femmes spécialisées dans les pratiques aériennes à l'intérieur du cirque contemporain, s'est aperçue que les « lunettes de genre », comme elle les appelle, si elles lui permettaient dans un premier temps d'y voir clair (notamment de classer les différentes activités comme « masculines » ou « féminines »), finissaient par limiter son regard. Confrontée à un apparent paradoxe (l'acrobatie aérienne est un bastion de la féminité alors même qu'elle implique des « prises de risque physique », valeurs que l'on attribue plutôt aux

hommes), Marie-Carmen Garcia s'attache à montrer que les « lunettes de genre », tout en facilitant une perception genrée du monde, empêchent de voir des dispositions socialement construites comme propres à un sexe dans l'autre sexe quand on n'a pas affaire à une transgression de genre avérée (les acrobates aériennes incarnent une « féminité » assez stéréotypée). Elle soutient que l'observation genrée du genre peut constituer un obstacle à la perception de dispositions « non attendues » envers un sexe et nous invite alors à s'autoriser à déchausser les lunettes du genre, ne serait-ce que temporairement, pour avoir une vision plus étendue et pour faire émerger du terrain des aspects non attendus du genre en train de se faire.

48 3 - Comment conjuguer féminisme et ethnographie ? S'inscrivant dans les réflexions de la *feminist ethnography* détaillées dans cette introduction, Béatrice de Gasquet, dans son article sur genre et judaïsme libéral en France, déplace néanmoins le regard du côté de la pratique de l'enquête. Si les ethnographes féministes se posaient surtout des questions éthiques (comment ne pas reproduire les rapports de domination sur le terrain) et politiques (comme faire une science féministe), Béatrice de Gasquet propose en revanche de s'interroger sur ce que font les convictions (féministes) de la chercheuse aux savoirs qu'elle produit : « quelles sont les conséquences de s'identifier, parfois de militer, comme féministe, que ce soit sur nos problématiques de recherche, sur ce que nous "voyons" (et plus généralement percevons) sur le terrain et sur ce que nous retenons, ou non, dans nos analyses ? ». Pour ne pas se retrouver à « chercher des féminismes ordinaires » partout, ni, à l'inverse, à « trahir » les enquêtées en montrant qu'elles ne sont pas si féministes que ça, Béatrice de Gasquet, reprenant une piste présentée plus haut, propose de s'intéresser à la réflexivité locale sur le genre et notamment aux processus sociaux qui produisent (ou pas) un intérêt pour le genre dans un contexte et un moment donnés.

49 4 - Avec quel protocole d'enquête, quels outils, saisir les rapports sociaux de sexe ? L'observation ethnographique comme seule technique d'observation se suffit-elle à elle-même ? En effet, dans quelle mesure peut-on vraiment observer les rapports sociaux de sexe à l'œil nu ? Faut-il pour y arriver mener une enquête multisituée permettant de varier les effets de contexte ? Passer par l'intersectionnalité pour complexifier et dénaturer notre regard (Gothuey *et al.*, 2012) ? Ou alors coupler l'observation à d'autres méthodes, qu'elles soient qualitatives (entretiens, archives) ou quantitatives (questionnaires, bases de données existantes, etc.) ?

50 Sans bien entendu exclure d'autres réponses ²⁵, la plupart des textes du Dossier abordent la question du protocole d'enquête. La piste de la comparaison est explorée par deux textes. Comparer (deux synagogues pour Béatrice de Gasquet ou deux mobilisations pour Xavier Dunezat) permet au chercheur, confronté à des configurations genrées différentes, de ne pas essentialiser, de ne pas donner des régimes de genre pour évidents. Mais c'est l'article de Guérolé Marchadour qui s'attaque de front à la question du protocole d'enquête. Cette auteure, dans son enquête sur les migrant.e.s brésilien.ne.s d'origine japonaise (pour la plupart) installé.e.s au Japon nous montre la richesse de mobiliser conjointement un dispositif d'enquête multisituée et un dispositif théorique fondé sur l'intersectionnalité. Il peut ainsi rendre compte de comment, dans les diverses

configurations étudiées (syndicats, écoles et associations où ces migrant.e.s sont engagé.e.s) le genre s'actualise et s'articule aux autres rapports de domination. Ce protocole d'enquête lui permet de montrer la variété des combinaisons possibles entre les rapports sociaux de sexe et les autres rapports de domination et donc de ne pas essentialiser ni isoler le genre.

51 Sans prétendre répondre aux nombreux enjeux soulevés dans cette introduction, ce Dossier espère, par la présentation de différentes « cuisines » ancrées dans des enquêtes de terrain variées qui se confrontent à ces questions épineuses, apporter une contribution aux réflexions méthodologiques sur l'observation du genre dans nos disciplines et développer ainsi des réponses plus solides à apporter à nos étudiant.e.s à l'avenir...

Bibliographie

ABU-LUGHOD L. (1990), « Can There Be a Feminist Ethnography ? », *Women and Performance: A Journal of Feminist Theory*, n° 1, pp. 7-27.

ACKER J. (1990), « Hierarchies, Jobs, Bodies. A Theory of Gendered organizations », *Gender and Society*, n° 2, pp. 139-158.

ATKINSON P., DELAMONT S., COFFEY A., LOFLAND J. & L. LOFLAND (2001), *Handbook of Ethnography*, London, Sage Editor.

AVANZA M. (2008), « Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas ses indigènes ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe », dans FASSIN D. & A. BENZA (dir.), *Les Politiques de l'enquête*, Paris, Éditions La Découverte, pp. 41-58.

AVANZA M. (2009), « Les "Femmes Padanes". Militantes dans la Ligue du Nord, un parti qui "l'a dure" », dans FILLIEULE O. & P. ROUX (dir.), *Le Sexe du militantisme*, Paris, Presses de Science Po, pp. 143-165.

BARGEL L. (2009), *Aux Avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux organisations de jeunesse de partis (Jeunes populaires et Mouvement des jeunes socialistes)*, Paris, Éditions Dalloz.

BAZIN L., MENDES-LEITE R. & C. QUIMINAL (2000), « Anthropologie des sexualités », *Journal des anthropologues*, n° 82-83.

BEAUD S. & F. WEBER (2010), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, Éditions La Découverte.

BELL D. (1993), « Introduction 1 », dans BELL D., CAPLAN P. & W. J. KARIM, *Gendered Fields: Women, Men and Ethnography*, London et New York, Routledge Editor, pp. 1-19.

BELL D. (1993), « Yes Virginia, there is a Feminist Ethnography. Reflections from Three Australian Fields », dans BELL D., CAPLAN P. & W. J. KARIM, *Gendered Fields: Women, Men and Ethnography*, London et New York, Routledge Editor, pp. 28-43.

BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A. & A. REVILLARD (2008), *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck Éditions.

BERLINER David & D. J. FALEN (2008), « Introduction to Special Section on Men Doing Anthropology of Women », *Men and Masculinities*, n° 11, pp. 135-144.

BESSIN M. & M.-H. LECHIEN (2011), « Les registres sexués de la relation d'enquête en prison : retour sur l'expérience d'une équipe mixte de recherche », dans CICCHELLI-PUGEAULT C. & A. MONJARET, *Le Sexe de l'enquête*, Paris, ENS Éditions.

BIZEUL D. (2007), « Que faire des expériences d'enquête ? », *Revue française de science politique*, n° 1, pp. 69-89.

BLONDET M. (2008), « Le genre de l'anthropologie. Faire du terrain au féminin », dans FASSIN D. & A. BENZA (dir.), *Les Politiques de l'enquête*, Paris, Éditions La Découverte.

- BONNEMERE P. (dir.) (2004), *Women as Unseen Characters: Male ritual in Papua New Guinea*, University of Pennsylvania Press.
- BOVIN M. (1966), « The Significance of the Sex of the Fieldworker for the Insights into the Male and Female Worlds », *Ethnos*, n° 31, pp. 24-27.
- BRANDES S. (1987), « Sex Roles and Anthropological Research in Rural Andalusia », *Women's Studies*, n° 13, pp. 357-72.
- BROQUA C. (2009), « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses : sciences sociales et histoire*, n° 75, pp. 109-124.
- BROQUA C. (2000), « Enjeux des méthodes ethnographiques dans l'étude des sexualités entre hommes », *Journal des anthropologues*, n° 82-83, pp. 129-155.
- BUSCATTO M. (2005), « Femmes dans un monde d'hommes musiciens. Des usages épistémologiques du "genre" de l'ethnographe », *La revue des musiques populaires*, vol. 4, n° 1, pp. 77-93.
- BUSCATTO M. (2008), « Tenter, rentrer, rester : les trois défis des femmes instrumentistes de jazz », *Travail, genre et sociétés*, n 19, pp. 87-108.
- BUSCATTO M. (2010a), *La Fabrique de l'ethnographe. Dans les rouages du travail organisé*, Toulouse, Éditions Octarès.
- BUSCATTO M. (2010b), « Using Ethnography to Study Gender », dans SILVERMAN D. (dir.), *Qualitative Research*, London, Sage Editor, pp. 35-52.
- CASSELL J. (2000), « Différences par corps : les chirurgiennes », *Cahiers du genre*, n° 29, pp. 53-82.
- CLAIR I. (2012), *Sociologie du genre*, Paris, Éditions Armand Colin.
- CLIFFORD J. (1983), « On Ethnographic Authority », *Representations*, n° 2, pp. 118-146.
- CLIFFORD J. & G. E. MARCUS (dir.) (1986), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.
- COLLECTIF ONZE (2013), *Au Tribunal des couples. Enquête sur des affaires familiales*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- COLLINS P. (1986), « Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminism Thought », *Social Problems*, n° 6, pp. 14-32.
- CONNELL R. (1987), *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Stanford, Stanford University Press.
- COURT M. (2010), *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, Éditions La Dispute.
- DAUNE-RICHARD A.-M. & C. MARRY (1990), « Autres histoires de transfuges ? Le cas des jeunes filles inscrites dans des formations masculines de BTS et de DUT industriels », *Formation-emploi*, n° 29, pp. 35-50.
- DELPHY C. (1991), « Penser le genre : quels problèmes ? », dans HURTIG M.-C., KAIL M. & ROUCH H. (dir.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS Éditions, pp. 89-101.
- DESCOLA P. (1993), *Les Lances du crépuscule : relations Jivaros, Haute Amazonie*, Paris, Éditions Plon.
- DUELLI KLEIN R. (1983), « How to Do what we Want to Do: Thoughts about Feminist Methodology », dans BOWLES G. & R. DUELLI KLEIN (dir.), *Theories of Women's Studies*, Routledge and Kegan Paul Editors, London.
- DUNEZAT X. (1998) « Des mouvements sociaux sexués », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 2, pp. 161-195.
- DWYER D. (1978), *Images and Self Images: Male and Female in Morocco*, New York, Columbia University Press.
- DWYER D. (1982), *Maroccan Dialogue: Anthropology in Question*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

- ECHARD N., QUIMINAL C. & M. SELIM (1991), « Débat. L'incidence du sexe dans la pratique anthropologique », *Journal des anthropologues*, n° 45, pp. 79-89.
- FILLIEULE O. & P. ROUX (dir.) (2009), *Le Sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po.
- FLORES ESPINOLA A. (2012), « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du "point de vue" », *Cahiers du Genre*, n° 53, pp. 99-120.
- FOURNIER P. (2006), « Le sexe et l'âge de l'ethnologue : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, n° 11, octobre - <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier>.
- FRANCIS D., HESTER S. & L. QUÉRÉ (2000), « Le genre selon l'ethnométhodologie et l'analyse de conversation », *Réseaux*, n° 103, pp. 215-251.
- FREEDMAN D. (1986), « Wife, Widow, Woman: Roles of an Anthropologist in a Transylvanian Village », dans GOLDE P. (dir.), *Women in the Field: Anthropological Experience*, Berkeley, University of California Press.
- GARFINKEL H. (1967), « Passing and the Managed Achievements of Sex Status in an "Intersex" Person », dans *Studies in Ethnomethodology*, New Jersey, Prentice Hall Edition, pp. 116-185.
- GAUSSOT L. (2008), « Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et connaissance de ces rapports », *Sociologie et sociétés*, n° 2, pp. 181-198.
- GEERTZ C. (1973), « Thick Description: Toward an Interpretative Theory of Culture », dans *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, pp. 3-32.
- GOLDE P. (1970), *Women in the Field. Anthropological Experiences*, Chicago, Aldine Editor.
- GOTHUEY J., MORALES LA MURA Q., OUDIN F., PIERRE T., SINIGAGLIA J. & SINIGAGLIA-AMADIO S. (dir.) (2012), *Enquêteur sur le genre. Terrains et pratiques*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.
- GOYON M. (2005), « La relation ethnographique : une affaire de genres », *Socio-anthropologie*, n° 16 - <http://socio-anthropologie.revues.org/index444.html>
- GRECO L. (2010), « Dispositifs de catégorisation et construction du lien social : l'entrée dans une association homoparentale », *Genre, sexualité & société* - <http://gss.revues.org/index1649.html>
- GREGORY J. (1984), « The Myth of the Male Ethnographer and the Woman's World », *American Anthropologist*, n° 2, pp. 316-27.
- GRILLS S. (1998), « On Being Non-partisan in Partisan Settings: Field Research among the Politically Committed », dans GRILLS S. (dir.), *Doing Ethnographic Research: Fieldwork Settings*, Thousand Oaks, Sage Editor, pp. 78-94.
- GUICHARD-CLAUDIC Y. et al. (dir.) (2008), *L'Inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin... et réciproquement*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- GUILLAUME C. & S. POCHIC (2007), « La fabrication organisationnelle des dirigeants. Un regard sur le plafond de verre », *Travail, genre et sociétés*, n° 17, pp. 17-104.
- GUYON S. (2007) « Supportérisme et masculinité : l'exemple des Ultra à Auxerre », *Sociétés et Représentations, (En)quêtes de genre*, n° 2, pp. 81-95.
- HARAWAY D. J. (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, n° 3, pp. 575-599.
- HARAWAY D. J. (1991), *Simians, Cyborgs Women: The Reinvention of Nature*, London and New York, Routledge Editor.
- HARDING S. (1987), *Feminism and Methodology: Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press.
- HARTSOCK N. (1983), « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans HARDING S. & M. HINTIKKA (dir.), *Discovering*

Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology and Philosophy of Science, Dordrecht & Boston, D. Reidel Editor, pp. 283-310.

HAVARD-DUCLOS B. (2007), « Les coûts subjectifs de l'enquête ethnographique : enquêter comme militante dans l'association Droit Au Logement (DAL) à la fin des années 1990 », *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/document182.html>

HESSE-BIBER S. (2007), *Handbook of Feminist Research: Theory and Praxis*, London, Sage Editor.

KERGOAT D. (2000) « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », dans HIRATA H., LABORIE F., LE DOARE H. & D. SENOTIER (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 35-44.

KLEINMAN S. (2007), *Feminist Fieldwork Analysis*, Los Angeles, Sage Editor.

KULICK D. & M. WILLSON (1995), *Taboo, Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, London, Routledge Editor.

KULICK D. (2011), « La vie sexuelle des anthropologues : subjectivité érotique et travail ethnographique », *Genre, sexualité & société*, n°6 - URL : <http://gss.revues.org/2123>

LE RENARD A. (2010), « Partager des contraintes de genre avec les enquêtées. Quelques réflexions à partir du cas saoudien », *Genèses*, n° 81, pp. 104-117.

LEWIN E. & W. L. LEAP (dir.) (1996), *Out in the Field: Reflections of Lesbian and Gay Anthropologists*, Urbana, University of Illinois Press.

LICHTERMAN P. (1998), « What Do Movements Mean? The Value of Participant-observation », *Qualitative Sociology*, n° 4, pp. 401-41.

MALBOIS F. (2005), « Fragments d'une ethnométhodologie du genre », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, pp. 118-126.

MALBOIS F. (2011), « Les catégories de sexe en action. Une sociologie praxéologique du genre », *Sociologie*, n° 1, pp. 73-90

MALOGNE-FER G. (2007), *Les Femmes dans l'Église protestante mâ'ohi. Religion, genre et pouvoir en Polynésie française*, Paris, Éditions Karthala.

MARKOWITZ F. & M. ASHKENAZI (dir.) (1999), *Sex, Sexuality, and the Anthropologist*, Urbana, University of Illinois Press.

MCDOWELL L. (1997), *Capital Culture: Gender at Work in the City*, Oxford, Blackwell Editor.

MENNESSON C. (2005), *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, Éditions L'Harmattan.

MIES M. (1983), « Towards a Methodology for Feminist Research », dans BOWLES G. & R. DUELLI KLEIN (dir.), *Theories of Women's Studies*, London, Routledge and Kegan Paul Editors.

MONJARET A. & C. PUGEAULT (2014), *Le Sexe de l'enquête. Approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS Éditions.

NEWTON E. (1993), « My Best Informant's Dress: The Erotic Equation in Fieldwork », *Cultural Anthropology*, n° 1, February, pp. 3-23.

OAKLEY A. (1981), « Interviewing Women. A Contradiction in Terms », dans ROBERTS H. (dir.), *Doing Feminist Research*, London, Routledge and Kegan Paul Editors.

PRUVOST G. (2007), « Enquêter sur les policiers », *Terrain*, n° 48, pp. 131-148 - <http://terrain.revues.org/5059>.

REINHARZ S. (1983), « Experiential analysis. A Contribution to Feminist Research », dans BOWLES G. & R. DUELLI KLEIN (dir.), *Theories of Women's Studies*, London, Routledge and Kegan Paul Editors.

REINHARZ S. (1992), *Feminist Methods in Social Research*, Oxford, Oxford University Press.

REVILLARD A. & L. DE VERDALLE (2006), « "Faire" le genre, la race et la classe. Introduction

à la traduction de "Doing difference" », *Terrains et travaux*, n° 10, pp. 91-102.

ROY D. (1970), « The Study of Southern Labor Union Organizing Campaigns » dans HABENSTEIN R. W. (dir.), *Pathwaysto Data: Field Methods for Studying Ongoing Social Organizations*, Chicago, Aldine Editor, pp. 216-244.

SAOUTER A. (2000), « Être rugby ». *Jeux du masculin et du féminin*, Paris, Éditions de la MSH.

SCHWARTZ O. (1993), « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? », postface à ANDERSON N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Éditions Nathan, pp. 265-287.

SCOTT J. W. (2009), « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? », *Diogène*, n° 225, pp. 5-14.

SKEGGS B. (2001), « Feminist Ethnography », dans ATKINSON P., DELAMONT S., COFFEY A., LOFLAND J. & L. LOFLAND (dir.), *Handbook of Ethnography*, London, Sage Editor, pp. 426-442.

SMITH D. (1997), « Comment on Hekman's "Truth and Method": Feminist Standpoint Theory Revisited », *Signs*, n° 2, pp. 392-398.

SNOW D. A., BENFORD R. D., ANDERSON L. (1986), « Fieldwork Roles and Informational Yield: A Comparison of Alternative Settings and Roles », *Urban Life*, n° 4, pp. 377-408.

SOCIÉTÉS ET REPRESENTATIONS (2007), « (En)quêtes de genre », n° 24.

STACEY J. (1988), « Can There Be a Feminist Ethnography ? », *Women's Studies International Forum*, n° 1, pp. 21-27.

STACEY J. & B. THORNE (1985), « The Missing Feminist Revolution in Sociology », *Social Problems*, n° 4, pp. 301-316.

STANLEY L. & WISE S. (1983a), « "Back into the Personal" or: Our Attempt to Construct "feminist research" », dans BOWLES G. & R. DUELLI KLEIN (dir.), *Theories of Women's Studies*, London, Routledge and Kegan Paul Editors.

STANLEY L. & WISE S. (1983b), *Breaking Out: Feminist Consciousness and Feminist Research*, London, Routledge and Kegan Paul Editors.

STRATHERN M. (1991), *Partial Connections*, Savage, Rowman and Littlefield Editors.

THORNE B. (1993), *Gender Play. Girls and Boys in School*, Buckingham, Open University Press.

THORNE B. (1979), « Political Activist as Participant Observer: Conflicts of Commitment in a Study of the Draft Resistance Movement of the 1960's », *Symbolic Interaction*, No. 1, pp. 73-88.

VUILLE Marilène, MALBOIS Fabienne, ROUX Roux, MESSANT Françoise, PANNATIER Gaël (2009), « Comprendre le genre pour mieux le défaire », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 3, pp. 4-14.

WARREN C. & J. HACKNEY (2000), *Gender Issues in Ethnography*, University Papers Series on Qualitative Research Methods, vol. 9, 2nd edition, London, Sage Editor.

WEST C. & S. FENSTERMAKER (1993), « Power, Inequality, and the Accomplishment of Gender: An Ethnomethodological View », dans ENGLAND P. (dir.), *Theory on Gender/Feminism on Theory*, New York, Aldine de Gruyter Editor, pp. 151-174.

WEST C. & S. FENSTERMAKER (1995), « Doing Difference », *Gender and Society*, n° 1, pp. 8-37.

WEST C. & D. ZIMMERMAN (1987), « Doing Gender », *Gender and Society*, n° 2, pp. 125-151.

Williams W. L. (1993), « Being Gay and Doing Research on Homosexuality in Non-Western Cultures », *Journal of Sex Research*, n° 2, pp. 115-120.

YANAGISAKO S. & J. COLLIER (1987) « Toward a Unified Analysis of Gender and Kinship », dans COLLIER J. & S. YANAGISAKO (dir.), *Gender and Kinship*, Stanford, Stanford University Press, pp. 14-50.

ZAVELLA P. (1997), « Feminist Insider Dilemmas », dans LAMPHERE L., RAGONE H. & P.

ZAVELLA (dir.), *Situated Lives*, New York, Routledge Editor, pp. 42-61.

Notes

1 Sur cette formule pédagogique voir le *Guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Weber qui est tiré d'expériences de stages de terrain du même type (Beaud & Weber, 2010).

2 Le séminaire était cette année-là délivré par les trois signataires de cette introduction. Le stage s'est déroulé à Nice, en collaboration avec des collègues françaises (Lucie Bargel et Stéphanie Guyon) et des étudiant.e.s en science politique de l'Université de Nice.

3 Le célèbre article de Candace West et Don Zimmerman, « *Doing Gender* », trouve également son origine dans un malaise des auteur.e.s face à leurs étudiant.e.s dans la tâche de différencier genre et sexe, malaise qui leur a permis de réfléchir à leur critique du genre comme sexe social (Candace & Zimmerman, 1987). La pratique pédagogique a cela d'intéressant pour les enseignant.e.s qu'elle les amène à réfléchir à leur propres pratiques et à devoir expliciter des non dits qui pourtant les structurent.

4 Sur ce répertoire voir <https://recherche.genre.cnrs.fr>

5 Ont présenté une communication à cette journée d'études, qui s'est tenue à Lausanne le 7 décembre 2011, dans l'ordre de prise de parole : Céline Bessière avec Benoît Coquard et Sibylle Gollac, Guénolé Marchadour, Meriem Rodary, Thierry Amrein, Xavier Dunezat, Lucia Direnberger. Ont été discutant.e.s, en plus des trois responsables de ce numéro, Patricia Roux, Alexandre Dafflon, Nicky Le Feuvre, Vanessa Monney, Fatma Çingü Kocadost. Cette journée a été l'occasion d'échanges nourris et le présent dossier leur doit beaucoup. Que chacun.e soit ici vivement remerci.e de sa contribution.

6 En effet, il nous paraissait heuristique de panacher des textes d'auteur.e.s tirant des leçons, y compris critiques, de recherches achevées et d'autres qui, se situant au milieu du gué, ont encore « le nez dans leurs données » et doivent au jour le jour se débrouiller, bricoler des réponses aux questions qui surgissent à chaque instant.

7 Étant entendu que pour diverses raisons nous limitons ici l'exploration aux productions en langues française et anglaise.

8 Cet article reprend et théorise les intuitions de Harold Garfinkel. Dans son texte précurseur portant sur le cas de Agnès (née homme, Agnès se fait opérer à 19 ans pour remplacer ses organes génitaux mâles par un vagin) et publié vingt ans plus tôt par rapport à celui de Candace West et Don Zimmerman, Harold Garfinkel montre comment Agnès accomplit un travail d'apprentissage pour « *être femme* » sans pouvoir s'appuyer, comme celles qui sont nées femmes, sur les routines incorporées qui font que l'on est femme sans y penser. De la sorte, elle permet à l'auteur de rendre visible ce qui généralement va de soi, à savoir comment le genre s'accomplit dans toute interaction de la vie quotidienne (Garfinkel, 1967).

9 S'il n'est pas possible ici de mentionner tous les travaux qui attesteraient des gains de connaissance à se situer au plus près des pratiques, nous renvoyons, pour la production francophone et en guise d'exemple, aux livres édités dans la collection « Enquêtes de Terrain » aux Éditions La Découverte, collection dirigée par Stéphane Beaud et Florence Weber.

10 Si nous employons ce terme exclusivement en anglais c'est que l'expression « ethnographie féministe » n'a pas « pris » en français alors que, de l'autre côté de l'océan, le label a été utilisé et a donné lieu à des débats assez vifs. À titre d'exemple, il occupe un chapitre entier du très cité manuel de méthodes en recherche féministes de Shulamit Reinharz (Reinharz 1992), mais aussi du manuel d'ethnographie le plus connu (Atkinson, Delamont, Coffey, Lofland & Lofland, 2001), chapitre signé par Beverley Skeggs (2001).

11 Judith Stacey prend l'exemple d'un de ses « informateurs privilégiés » qui décède pendant l'enquête. Cette mort, qui est un drame pour les sujets de l'étude, est pour elle une occasion de récolter des données (comment seront organisées les funérailles ?) et, de plus, elle lui ouvre la possibilité d'en dire davantage sur cette personne dans ses publications

qu'elle n'aurait pu le faire si elle était restée en vie...

12 Nous n'abordons pas ici l'épistémologie du point de vue dans tous ses aspects et tous ses développements, mais uniquement les liens entre cette dernière et les méthodes ethnographiques. Pour un historique tout à fait clair et intéressant sur l'épistémologie du point de vue voir l'article de Artemisa Flores Espinola (2012).

13 La prétendue « objectivité » du chercheur a d'abord été dénoncée comme étant de fait le point de vue de chercheurs hommes sur les sociétés étudiées, point de vue souvent occultant la réalité des femmes ou rendant compte du vécu des femmes à partir d'informateurs uniquement masculins et de points de vue masculins, pour ne pas dire sexistes. Dans cette version, la critique féministe a argué que les femmes, pour certaines (Smith, 1997) et les féministes, pour d'autres (Hartsock, 1983), avaient un avantage épistémique en tant qu'opprimées et conscientisées (pour les féministes) pour penser le changement social. Cette vision est désormais battue en brèche par des auteur.e.s qui soutiennent plutôt que tout point de vue est situé et que donc toute connaissance est partielle/partiale. Dès lors, si les vérités ethnographiques sont intrinsèquement partiales, c'est-à-dire impliquées et incomplètes (Clifford & Marcus, 1986, p. 7 ; Haraway, 1988 ; Strathern, 1991, p. 9 ; Kulick & Willson, 1995) cela veut dire aussi que l'idée que les femmes sont dans une position privilégiée pour étudier les femmes est un mythe (Gregory, 1984 ; Brandes, 1987) qui enferme dans une vision essentialiste de ce que sont les identités masculines et féminines (Yanagisako & Collier, 1987 ; Zavella, 1997 et surtout le numéro spécial de *Men and masculinities* sur ce sujet paru en 2008).

14 Ce travail continue encore tant les femmes avaient été « effacées » par l'anthropologie classique. Ainsi, Pascale Bonnemère montre que, contrairement à ce que dit une longue tradition anthropologique masculine, les femmes jouent bien un rôle en Papouasie Nouvelle Guinée dans les rituels d'initiation masculins, rôle qui n'avait jamais pu être observé par des anthropologues hommes vu que les sexes sont strictement séparés durant ces rituels et que les informateurs hommes de ces anthropologues hommes avaient tendance à ne pas considérer le rôle joué par les femmes comme important (Bonnemère, 2004).

15 Les hommes ne sont pas pour autant exemptés de cette confrontation, même si elle est souvent moins violente. Ainsi, Philippe Descola, alors qu'il séjourne chez les Achuar dans la jungle de haute Amazonie avec sa femme (aussi anthropologue), se voit reprocher par les hommes du village de ne pas frapper sa compagne, ce qui remet en cause à leurs yeux sa virilité et donc sa valeur d'interlocuteur (Descola, 1993).

16 Bien que pas impossible, voir l'enquête ethnographie de Anne Saouter dans les milieux du rugby (Saouter, 2000).

17 Certain.e.s auteur.e.s soulignent le poids du sexe de l'enquêteur.trice même en amont du processus de récolte de données, à savoir lors du choix du sujet d'enquête. Il y aurait une tendance à anticiper les contraintes genrées d'accès au terrain et donc à choisir de travailler sur des activités ou sur des milieux féminins (quand on est une femme) comme ce fut le cas pour Marie Goyon dans son enquête sur la broderie dans les Plaines d'Amérique du Nord (Goyon, 2005).

18 Bien entendu le sexe ne doit pas être isolé des autres caractéristiques de l'enquêteur.trice qui pourraient être significatives pour les enquêté.e.s, telles l'âge, la race, la classe, mais nous n'avons pas ici la place de développer davantage sur la question.

19 Nous n'avons pas la place ici pour développer la manière dont très tardivement la question de la sexualité des chercheur.ses a été prise en compte dans l'analyse ethnographique, notamment la question de l'homosexualité. Nous renvoyons le lecteur à Christophe Broqua sur le cas d'Edward Evans-Pritchard (Broqua, 2013) et plus généralement à Elle Levin et Willian L. Leap (1996), Walter L. Williams (1993) et bien sûr au célèbre article exploratoire d'Esther Newton sur « l'équation érotique dans le travail de terrain », dans lequel l'auteure soutient que « le trou noir qui enveloppe ce non-sujet » contribue à renforcer la subjectivité hétérosexuelle masculine, en la laissant hors d'atteinte de la critique et partant réduit au silence les femmes et les gays, « pour lesquels les sujets de sexualité et de genre ne peuvent jamais être non-problématiques » (Newton, 1993, p. 8). En s'exposant publiquement ces personnes prennent un risque de carrière non négligeable et dans tous les cas s'exposent à voir leur crédibilité scientifique mise en doute. Aux

observations d'Esther Newton, Don Kulick ajoute que « le silence autour de la subjectivité érotique des chercheurs de terrain œuvre aussi à garder camouflées les conditions profondément racistes et colonialistes qui rendent possible notre discours continuellement unidirectionnel sur la sexualité des peuples que nous étudions » (Kulik, 2011).

20 Esther Newton rapporte une blague qui circulait dans son département et qui est tout à fait parlante de cette dérive : « *A postmodern anthropologist and his informant are talking; finally the informant says: "Okay, enough about you, now let's talk about me"* » (Newton, 1993, p. 3).

21 Ainsi un ouvrage, pourtant riche et intéressant, intitulé *Le Sexe de l'enquête*, sorti alors que nous révisons ce manuscrit, limite encore une fois l'analyse sur « genre et ethnographie » à la question de la relation d'enquête (Monjaret & Pugeault, 2014).

22 C'est le même constat que font Isabelle Zinn et Anne-Sophie Vozari, organisatrices d'un atelier sur *Ethnographier le genre* aux rencontres annuelles d'ethnographie de l'EHESS qui se sont tenues à Paris du 5 au 7 novembre 2014.

23 La sociologue Barrie Thorne évoque ainsi le caractère particulièrement saillant que prennent ces questions au moment de l'écriture : « *How, for example, should one describe a group of children? A phrase like "six girls and three boys" already assume the relevance of gender. An alternative description of the same event "nine fourth graders were chasing the tires" emphasizes age and downplay gender* » (Thorne, 1993, p. 8).

24 Pour une présentation plus détaillée du contenu et de la réception du texte de Candace West et Sarah Fenstermaker, voir l'introduction à la traduction française réalisée par Anne Revillard et Laure De Verdalle (Revillard & De Verdalle, 2006).

25 Nous n'explorons notamment pas le dispositif d'enquête mélangeant données quantitatives et ethnographiques pour saisir le genre. Or celui-ci peut être fort intéressant quand il intègre véritablement les deux types de données. Pour un exemple récent, voir le livre *Au tribunal des couples* (Collectif Onze 2013).

Pour citer cet article

Référence électronique

Martina Avanza, Olivier Fillieule et Camille Masclat, « Ethnographie du genre. Petit détour par les cuisines et suggestions d'accompagnement », *SociologieS* [En ligne], La recherche en actes, Ethnographie du genre, mis en ligne le 26 mai 2015, consulté le 26 mai 2015.
URL : <http://sociologies.revues.org/5071>

Auteurs

Martina Avanza

Université de Lausanne (Suisse) - Martina.Avanza@unil.ch

Olivier Fillieule

Université de Lausanne (Suisse) - Olivier.Fillieule@unil.ch

Camille Masclat

Université de Lausanne (Suisse) - Camille.Masclat@unil.ch